

GERMIVOIRE



[www.germ-ivoire.net](http://www.germ-ivoire.net)

Revue scientifique  
de littérature,  
des langues et  
des sciences sociales

ISSN: 2411-6750



Université Félix Houphouët Boigny



**[www.germ-ivoire.net](http://www.germ-ivoire.net)**

**REVUE SCIENTIFIQUE DE LITTÉRATURE  
DES LANGUES ET DES SCIENCES SOCIALES**



17/2022

Directeur de publication:

Paul N'GUESSAN-BÉCHIÉ  
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Éditeur:

Djama Ignace ALLABA  
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Comité de Rédaction:

Brahima DIABY (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)  
Ahiba Alphonse BOUA (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)  
Djama Ignace ALLABA (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)  
Aimé KAHA (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)

**[www.germ-ivoire.net](http://www.germ-ivoire.net)**

**Indexation:**

**Fatcat (<https://fatcat.wiki/container/qq5brdiztnatfkcb3ce5kxaypi>)  
ROAD (<https://road.issn.org/>)**

## **Comité scientifique de Germivoire**

Prof. Dr. Dr. Dr. h.c. Ernest W.B. HESS-LUETTICH  
Stellenbosch University Private Bag X1

Dr Gerd Ulrich BAUER  
Universität Bayreuth

Prof. Stephan MÜHR  
University of Pretoria

Prof. Dakha DEME  
Université Cheikh Anta Diop - Dakar

Prof. Serge GLITHO  
Université de Lomé - Togo

Prof. Aimé KOUASSI  
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Paul N'GUESSAN-BECHIE  
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Kasimi DJIMAN  
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Kra Raymond YAO  
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Daouda COULIBALY  
Université Alassane Ouattara (Bouaké)

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Editorial</b> .....	<b>5</b>
------------------------	----------

### Allemand

<b>RABE Sylvain Lokpo</b> Das Karnevalslied im "Popo-carnaval" von Bonoua und im Kölner Karneval: Zeit, Raum und Bedeutung .....	6–21
--	------

<b>Aimé KAHA</b> Amour juvénile chez Goethe et Amadou Koné : quelles leçons de vie ?..	22–39
--	-------

<b>ALLABA Djama Ignace</b> Super Merkel : Du retrait de la vie politique d'une visionnaire .....	40–49
--	-------

### Anglais

<b>Ebony Kpalambo AGBOH</b> Racial Politics And The African American Search For Family Welfare In <i>Sula</i> .....	50–64
---	-------

<b>Mamadou DIAMOUTENE</b> Deconstructing Black Female Misrepresentation In Maya Angelou's <i>I Know Why The Caged Bird Sings</i> .....	65–76
--	-------

<b>Mariame WANE LY / Abdoulaye NDIAYE</b> Killing the Black Body, Knitting Paternal Filiation, and Entwining Identity Construction in <i>Between the World and Me</i> (2015) by Ta Nehisi Coates .....	77–91
--	-------

<b>Nouhr-Dine D. Akondo</b> Construing and deconstructing peace as a result of race-ridden conflicts and stereotypes in William Shakespeare's <i>Othello</i> .....	92–111
--	--------

<b>BEGEDOU Komi</b> Sacrificial Motherhood and Family Survival in Toni Morrison's <i>Sula</i> .....	112–127
---	---------

### Espagnol

<b>Mamadou COULIBALY</b> Un intento de delimitación de la frontera entre semántica y pragmática .....	128–145
---	---------

<b>Djidiack Faye</b> La representación de la mujer viciosa en tres novelas de María de Zayas: <i>El desengaño amando y premio de la virtud, El prevenido engañado y Tarde llega el desengaño</i> .....	146–159
--	---------

### Géographie

<b>N'zué Pauline YAO épse SOMA / KOFFI Amenan Ba Inès / Eric Paul KOUAME</b> L'autonomisation de la femme à partir de la production vivrière dans la sous-préfecture de Taabo (sud – Côte d'Ivoire) .....	160–176
---	---------

## Lettres (Littérature / Langue)

**PIDABI Gnabana** De l'action des personnages à la sensibilité du lecteur dans *Ténèbres à midi* de Théo Ananissoh ..... 177–191

## Philosophie

**Adjoavi ATOHOUN** L'universalité du sentiment du beau et le tort du malheureux .. 192–210

**KOFFI KOFFI Alexis** Heidegger et Levinas : de la différence à l'indifférence ontologique ..... 211–222

**AKPA Gnagne Alphonse / YAO Kouamé** Chefferie et pouvoir coutumier : la dynamique d'un modèle de pacification de société ..... 223–236

## Sociologie

**MAZOU Gnazégbo Hilaire / LEH Bi Zanhon Guy-Marcel / KOUA Aka N'Zi Jean Vincent** Le rôle économique des hommes dans le processus d'autonomisation des jeunes filles en Côte d'Ivoire : Une analyse de la situation des jeunes filles du Centre Providence de Bouaké ..... 237–251

**TRAORÉ Amadou Zan / TRAORÉ Amadou** Les équipes nationales de football et leurs désignations dans quelques pays d'Afrique de l'ouest : Sens et imaginaire ..... 252–266

**Abdoulaye Guindo / Issa Diallo / Birama Apho Ly** Évaluation des messages sur la planification familiale à Bamako, au Mali : Cas des affiches ..... 267–288

## Éditorial

Bien chers toutes et tous,

Nous revoilà ! Á nos retrouvailles semestrielles !! Avec Germivoire, notre Revue vôtre ! OÙ, de vous à nous et de nous à vous, des échanges sont faits. Dans le cadre scientifique !! OÙ sciences humaines ou d'autres sciences entrent en communion et exposent des résultats de certaines de leurs quêtes générales ou particulières. Résultats qui seront vus et appréciés, espérons-le, par d'autres personnes intéressées par les sujets traités. Puisque Germivoire est une Revue en ligne/online.

Dans le labour de ce cadre ou périmètre cultivable á diverses couches, les récoltes semestrielles présentes se sont révélées variables de saveurs. Et la variété des saveurs donnent un bon goût particulier á ce numéro de Germivoire.

Et ce bon goût particulier vient des récoltes mises ensemble des champs aux parcelles différentes que sont l'allemand, l'anglais, l'espagnol, la géographie, les lettres françaises modernes, la philosophie, les sciences du langage et de la communication et la sociologie. Pour s'en faire une idée selon son intérêt á l'instruction, tout esprit curieux pourrait se référer aux différentes étiquettes de ces récoltes dans notre table des matières.

Á vos plaisirs solaires !!

**Brahima Diaby**

## L'UNIVERSALITE DU SENTIMENT DU BEAU ET LE TORT DU MALHEUREUX

Adjoavi ATOHOUN,  
Maître-assistante, Université de Lomé, Togo  
Département de Philosophie -FSHS  
Adresse e-mail : [atcune@yahoo.fr](mailto:atcune@yahoo.fr)

### Résumé

Tous les hommes, de partout, ressentent le beau (l'ordre) ; ce qui prouve bien cela, c'est que même le méchant, dans ses mensonges, prend toujours appui sur la beauté de la justice, pour justifier ses désordres ou forfaits. Tout homme sent le beau sans besoin d'être, au préalable, formé dans de grandes écoles. Le beau, c'est pour le vulgaire, l'inculte ; il s'éprouve et ne se prouve pas. Il affecte le sentiment et meut, sans contrainte, vers la finalité. Le malheureux (celui qui, jusqu'à l'instant de sa mort, résiste au bien vers lequel meut le beau) a donc tort de rejeter sciemment son bonheur. Le présent article se propose de démontrer cela.

**Mots-clés :** agréable, beau, expérience, sentiment, universel.

### Abstract

Everywhere in the world, humans have a feeling for the Beautiful (the order); as evidence, even the wicked, in their lies, always rely on the beauty of justice, to justify their disorders or crimes. Every human feels the Beautiful without the need to be trained beforehand in great schools. The Beautiful is for the vulgar, the uneducated; it experiences itself and does not prove itself. It affects feeling and moves, without constraint, towards finality. The unfortunate (the one who, until the moment of death, resists the good towards which the Beautiful moves) is therefore wrong to knowingly reject their happiness. This article sets out to demonstrate this.

**Keywords:** the Beautiful, experience, feeling, pleasant, universal.

## INTRODUCTION

Les animaux sentent exclusivement l'agréable (sensible) parce que, « à l'animal sans pensée, le monde et l'existence peuvent paraître des choses qui se comprennent d'elles-mêmes » (A. Schopenhauer, 2010, p. 30). L'homme, quant à lui, outre la sensation de

l'agréable, ressent le beau (l'harmonie entre l'extérieur et l'intérieur)<sup>1</sup>, qui l'affecte sans aucun mérite de sa part. Cette gratuité du beau pose le problème suivant : l'expérience montre que des individus, ayant grandi dans des familles bien équilibrées en matière d'éducation deviennent quelques fois des délinquants ; inversement, on rencontre des enfants qui, ayant évolué dans des milieux corrompus, s'adonnent pourtant à une vie morale vraiment digne. Cet état de chose insinue qu'au-delà de l'histoire personnelle de tout individu, chacun partage avec tous un sentiment, qui l'affecte spontanément et le pousse, sans contrainte, vers le bien.

Quel est ce sentiment que l'individu partage avec tous les hommes de partout et qui lui permet, au-delà de son histoire personnelle ou de sa culture, de se voir mû vers le bien ? Ce sentiment partagé par tous n'est-il pas, justement, un sentiment d'harmonie entre nos facultés sensibles et spirituelles, un sentiment d'avant-goût du bonheur effectif qui se conquiert ? Le bonheur effectif résidant justement dans la pratique du bien (ressenti spontanément dans le beau), refuser de conquérir ledit bonheur dans la vie pratique, n'est-ce pas, pour le malheureux, rejeter à tort (en toute connaissance de cause) le bonheur ressenti, en avant-goût, dans le beau ?

Tout homme, en tant que tel, peu importe son appartenance sociale, religieuse ou, en général, culturelle, a en partage le sentiment du beau béatifiant et éprouve le véritable plaisir qui en découle et qui stimule au bien. Partant, le malheureux, celui qui jusqu'au bout rejette le bien (ressenti dans le beau) et s'installe dans le vice jusqu'à l'instant de sa mort, est malheureux à tort. Car il aura choisi son état malheureux, en toute connaissance de cause. Pour rendre compte de ce qui précède, nous montrerons d'abord que le sentiment du beau est toujours accompagné de l'idée du bien moral. Ensuite, après avoir laissé voir le lien entre l'expérience du beau (béatifiant) et les révélations religieuses, nous démontrerons enfin qu'en raison de l'universalité du sentiment du beau, le malheureux est malheureux à tort.

## **I. Sentiment de beauté et apparition de l'idée du bien moral**

La sensation d'un objet physique ou le sentiment d'un réel spirituel présuppose toujours la présence de l'objet ou du réel en question. Tant que l'individu est éveillé, il peut, à sa convenance, penser à tout ce qu'il veut, peu importe que cela soit présent ou non. Par contre, pour ressentir la beauté d'une fleur par exemple, il faut nécessairement que celle-ci paraisse d'abord aux sens, en l'espèce, aux yeux. Aussi dans tout sentiment du beau physique

---

<sup>1</sup> Pas plus que l'animal (doté exclusivement de sens), l'être purement spirituel (un ange par exemple) ne ressent pas le beau ; seul l'homme, l'animal spirituel, éprouve le sentiment du beau.



ou moral, doit-on mettre en exergue l'antériorité de la parution du beau (ressenti) qui est toujours accompagnée de l'apparition (intuitive) de l'idée du bien moral.

### **I.1. De la distinction entre la beauté sensible et l'agréable**

La beauté des objets sensibles pouvant se confondre avec l'agréable, l'analyse du sentiment du beau exige d'abord, la mise en relief de la différence entre le beau sensible et l'agréable. Le beau sensible, perceptible par l'un ou plusieurs de nos cinq sens, et l'agréable sont tous les deux objets du sentiment<sup>2</sup>. Ce qui est agréable et ce qui est beau se ressentent ; on ne peut pas les connaître rationnellement, on les éprouve uniquement par le sentiment. Aussi, la différence entre l'agréable et le beau peut-elle se résumer en trois principaux points. D'abord, alors que le beau affecte exclusivement l'homme, l'animal spirituel (et jamais le pur esprit ni le pur animal), l'agréable, fondamentalement sensible, affecte tout animal dont l'homme. Ensuite, tandis que le sentiment du beau relève toujours d'un jugement ou d'une opinion (à la fois subjective et universelle), celui de l'agréable, loin d'être un jugement, est bien plutôt une simple jouissance, une inclination ou un penchant pour ce qui procure un intérêt particulier au sujet qui l'éprouve. Enfin, alors que le plaisir procuré par le sentiment du beau est une satisfaction complète et débordante, le plaisir de l'agréable est incomplet, accidentel, voire pathologique.

En référence au premier point, le beau ne peut être confondu avec l'agréable essentiellement sensible car ce qui rend compte de l'animal en tant que tel, ce sont exclusivement ses sens et leurs sensations agréables ou désagréables. « Est agréable, ce qui plaît aux sens dans la sensation » (E. Kant, 1985, p. 132.), tout comme est désagréable ce qui déplaît aux sens dans la sensation. Le chien, par exemple, aboie au son d'un bruit trop fort, pour manifester son désagrément ; pourtant, il ne peut pas manifester son désagrément à l'écoute d'une chanson qui détonne. Ne parle-t-on pas, volontiers, de la belle mélodie et non de l'agréable mélodie ? Toute mélodie, en effet, respecte un ordre, l'harmonie d'un divers. L'ordre étant intelligible et non sensible, il faut donc l'individu humain, un être à la fois animal (capable de sentir) et spirituel (capable de penser) pour ressentir le beau, comme c'est le cas pour la belle mélodie. Les purs animaux sentent l'agréable mais jamais le beau. Et, c'est parce que l'homme est un être médian, un être qui n'est ni Dieu ni bête et qui, pourtant, est appelé à être comme Dieu, qu'il ressent le beau.

---

<sup>2</sup> Seul, l'homme éprouve des sentiments ; ceux-ci, en effet, sont à la fois sensibles et spirituels dans la mesure où, ils affectent à la fois les sens et l'esprit du sujet qui les éprouvent. L'animal éprouve uniquement des sensations (des effets agréables ou désagréables résultant de la perception des objets par les sens).

Au sujet du sentiment du beau considéré comme un jugement, il faut noter que le mot “jugement” ici n’est pas à comprendre au sens strict de la pure faculté de raisonner, mais au sens du sentiment (ou de la sensation raisonnée). Un jugement porté sur une chose est un sentiment, une opinion, résultant d’une appréciation. Voilà d’ailleurs pourquoi tout jugement est une appréciation. A la différence du sentiment de l’agréable qui est essentiellement un penchant à la jouissance d’un objet, le sentiment du beau (sensible) est un jugement de goût qui est une opinion droite. « Le goût est la faculté de juger et d’apprécier un objet » écrit justement E. Kant (1985, p. 139). Le chien, par exemple, peut jouir à travers son sens du goût d’un plat de riz agréable. Par contre, le chien ne peut pas, à travers son sens de la vue, juger avec goût de la beauté d’une fleur, ou l’apprécier. Il ne peut pas passer son temps à regarder, avec admiration, un beau paysage qui lui plairait. Bref, l’animal sent l’agréable et seul, l’homme ressent le beau, l’ordonné, l’harmonieux.

Enfin, si le beau (physique ou non) plaît, il plaît de façon désintéressée, comparé à l’agréable qui plaît par intérêt. « On appelle agréable à quelqu’un ce qui lui fait plaisir ; beau, ce qui lui plaît seulement » (E. Kant, 1985, p. 137). Effectivement, l’objet qui fait plaisir (l’agréable) à un sujet, c’est un objet qui affecte les sens dudit sujet en les inclinant vers la jouissance (de l’objet en question) afin d’assouvir tel ou tel besoin du corps. Et comme l’écrit justement Aristote, les plaisirs agréables sont des plaisirs qui n’ont pour but que la guérison de certains maux (Cf. Aristote, 1992, *Ethique à Nicomaque*, VII, ch. 11, § 7). En revanche, ce qui plaît seulement à un sujet, c’est ce qui affecte le sentiment de ce dernier et satisfait immédiatement, non seulement son corps, mais tout son être, corps et âme, qui recouvre de l’harmonie. Le beau (sensible ou non) plaît seulement à un homme au sens où il plaît pour ce qu’il est et non pour son utilité. Le beau plaît pour ce qu’il est et, est cause du plaisir (un débordement de satisfaction) pour celui qui le ressent. Le plaisir procuré par un plat agréable, par exemple, peut dégénérer en déplaisir s’il n’est pas pris avec mesure. Par contre, le spectacle qu’offre un beau jardin de fleurs, par exemple, plaît sans dégénérescence et, « emportant » le sujet au-delà du sensible, débouche sur l’idée du bien.

## **1.2. La parution du beau (sensible ou moral) et l’apparition de l’idée du bien**

La beauté sensible est celle éprouvée, suite à la perception d’un objet physique ou sensible. Distincte de l’agréable purement sensible, la beauté dite sensible, en tant qu’elle s’éprouve par le sentiment (à la fois sensible et spirituel) oriente toujours le sujet vers l’intelligible ou le spirituel, tout comme c’est le cas, d’ailleurs, de la beauté morale. Celle-ci

s'éprouve par le sentiment d'appréciation (et de satisfaction) porté sur un bon comportement. Il en résulte que le beau moral et le bien moral s'interpellent et se distinguent à la fois. Lorsque le bien moral (l'acte vertueux) d'un individu Pierre affecte le sentiment d'un homme Jean, celui-ci éprouve un sentiment de beauté morale, face au comportement de celui-là. Par contre, lorsque Jean réfléchit pour savoir ce qu'il faut faire pour accomplir un acte juste dans un contexte donné et accomplit ledit acte juste, il aura pratiqué, dans ce cas-là, un bien moral. Comme on peut le remarquer, c'est le bien moral que l'on appelle "beau moral", car éprouvé par le sentiment. En revanche, c'est le même beau moral que l'on appelle bien moral, lorsqu'il est pratiqué (grâce à l'activité de la raison et de la volonté). Bref, le beau moral est une affection et le bien moral, une activité. Outre cette nuance entre le beau et le bien moraux, il faut noter aussi que le sentiment du beau est toujours accompagné de l'idée du Bien<sup>3</sup> chez l'individu.

Comme évoqué plus-haut, pour percevoir un objet sensible, il faut nécessairement que celui-ci paraisse d'abord. Pierre peut réfléchir quand et où il veut ; par contre, il ne peut ressentir (par la vue) la beauté d'un jardin de fleurs si, au prime abord, ce jardin n'est pas présent ou ne paraît pas à ses yeux. Comme l'écrit Aristote, « penser dépend du sujet lui-même, de sa volonté, tandis que sentir ne dépend pas de lui : la présence du sensible est nécessaire » (Aristote, 2018, *De l'âme*, II, ch. 5, 417b 24). Mieux, la présence du beau est non seulement nécessaire mais antérieure à tout sentiment du beau. Aussi, le beau, qu'il soit sensible ou moral, dès qu'il paraît, et affecte le sentiment du sujet, apparaît-il simultanément à la raison dudit sujet comme une idée du Bien<sup>4</sup> (expérimentée intuitivement) et non comme une connaissance raisonnante du Bien.

« Seule une petite partie du monde peut être saisie par la raison et bien plus grande est celle qui s'offre à l'expérience » (P. Feyerabend, 2014, p. 260). Cette affirmation de Feyerabend, si elle est vraie en matière des réalités phénoménales, elle s'avère beaucoup plus vraie en matière des réalités nouménales, qui ne se saisissent véritablement que dans l'expérience. Tout sens commence par l'expérience et « l'aventure de la connaissance n'est pas le seul mode ni le mode premier du sens. Il faut mettre en question l'expérience comme source de tout sens » (E. Levinas, 1993, p. 244). Remarquer que nous faisons l'expérience

---

<sup>3</sup> L'Être Premier est, ontologiquement, le Beau, le Vrai et le Bien. Lorsqu'il affecte notre sentiment, nous l'appelons le Beau ; quand il se fait connaître à notre raison, nous l'appelons le Vrai ; quand il se communique à nous, en nous attirant à lui-même, avec le concours de notre bonne vie morale, nous l'appelons le Bien.

<sup>4</sup> Lorsqu'on a une idée de quelque chose, on ne connaît pas la chose dans son entièreté. On n'en connaît qu'un petit aspect. L'Être ou le Bien ontologique dépasse infiniment l'entendement humain. La pratique même du bien moral n'est possible pour l'homme que s'il en reçoit d'abord une idée. C'est donc à partir de l'idée du Bien, reçue intuitivement, que l'individu raisonne pour choisir et pratiquer le bien moral.

sensible (dans la perception des choses physiques, à travers nos cinq sens) et l'expérience mystique (dans le sentiment des réalités purement métaphysiques). Toute expérience est une rencontre. Et, le sentiment du beau physique ou moral<sup>5</sup> est une expérience, une rencontre quasi mystique du Bien (ontologique ou nouménal), lequel apparaît à la raison du sujet et lui donne une idée sur lui-même. Comme l'affirme A. Schopenhauer (2010, p. 57), « je laisse subsister intacte la doctrine de Kant,..., ce monde est la manifestation de la chose qui y apparaît et que j'appelle avec lui, la chose en soi », le noumène.

Le sentiment du beau relève d'un jugement, d'une opinion et, d'une opinion vraie. Socrate, dans *Le Ménon*, démontre bien cela. Monique Canto-Sperber, dans son introduction audit ouvrage de Platon (1991, p. 91) écrivait : « L'exemple choisi par Socrate pour illustrer le succès de ce genre d'opinion vraie est resté fameux. Est évoqué le cas d'un homme qui, sans avoir la moindre connaissance, ni empirique ni théorique, de la route qu'il faut suivre pour aller à Larisse, s'en forme pourtant une opinion vraie ». Cette opinion vraie, c'est justement l'idée du Bien ontologique (d'abord éprouvé comme Beau). Voilà d'ailleurs pourquoi, comme le pense E Kant (1985, p. 177), « est beau ce qui est connu sans concept ». Evidemment, ce qui est connu sans concept, c'est ce qui est éprouvé par le sentiment et qui, dépassant infiniment l'entendement humain, apparaît intuitivement à la raison comme une idée. Aussi, est-ce grâce à l'idée du Bien ontologique, (d'abord ressenti comme Beau béatifiant) que l'homme se voit orienté dans la pratique du bien moral.

## **II. L'Expérience du Beau béatifiant et la question des révélations religieuses.**

Point n'est possible de traiter du beau, sensible ou moral, sans référence au Beau ontologique. Si de tous les animaux, l'homme est le seul à ressentir le beau (qui procure un avant-goût du bonheur), c'est parce que ledit beau sensibilise à la pratique du bien moral en vue du bonheur réel. En effet, l'idée du bien (jointe au sentiment du beau), c'est celle du bien moral puisque « l'Infini vient à l'idée quand il vient comme vie de Dieu » (E. Falque, 2017, p.49). Aussi, toute expérience du beau est-elle une initiative de Dieu, le Beau ontologique, qui (en affectant, de sa vie, le sentiment du sujet auquel il donne une idée sur son Etre) trouve une variété de réponses de la part des hommes, d'où la variété des religions.

### **II. 1. Le Beau (ontologique) et son expérience béatifiante**

---

<sup>5</sup> Noter que toute beauté, physique ou morale éprouvée, n'est qu'un reflet du Beau ontologique (ressenti).

Si « l'expérience est une connaissance empirique, c'est-à-dire une connaissance qui détermine un objet par des perceptions », comme l'écrivait E. Kant (1980, p. 220), elle est également une connaissance qui appréhende un réel spirituel par le sentiment (intérieur). Aussi, toute expérience étant une connaissance ressentie, existe-t-il deux types d'expériences : l'expérience sensible qui se produit dans la perception des objets physiques et l'expérience mystique qui s'effectue dans le sentiment (intérieur) d'un réel mystique, caché aux sens. L'expérience du beau est, justement, une expérience à la fois sensible et mystique. De ce point de vue, le beau peut être ressenti à partir de l'un de nos cinq sens (avant de s'intérioriser) ou plutôt, être éprouvé directement par le sentiment intérieur (qui n'a pas l'un des cinq sens pour point de départ). Ce qui est beau "est" c'est-à-dire, il est "un". Le beau, c'est l'harmonie ou l'unité d'un divers ; et l'unité de ce qui est beau laisse bien apparaître que le beau, c'est l'Être ou le reflet de l'Être.

Le Beau en soi ou le Beau ontologique (encore appelé Vrai ontologique, selon qu'il est connu par la raison et, Bien ontologique parce qu'il est aimé dans l'action), c'est l'Être Premier. De ce point de vue, toute beauté n'est qu'un reflet de l'Être Premier, l'Éternelle Beauté. Tout ce qu'il y a de beau dans la nature ou dans les produits artificiels font allusion à l'éternelle Beauté car, pour reprendre les mots de Platon, le sensible fait allusion à l'intelligible. Dans cette optique, « si nous aimons un être, c'est parce que nous aimons d'abord et essentiellement la Beauté suprême, c'est parce que, à travers lui, la Beauté suprême nous attire, et donc c'est déjà l'annonce de la possibilité d'une expérience mystique », pense avec raison P. Hadot (2001, p. 130), citant Platon. Toute expérience empirique ou morale du beau conduit plus ou moins à celle mystique. Car, faire l'expérience de ce qui est beau, c'est rencontrer l'Être en éprouvant sa vie béatifique qui est d'un véritable plaisir. Cela dit, pour reprendre les mots de E. Kant, le beau procure une finalité sans fin et plaît sans concept, à la différence de l'agréable et du bien

Le beau donne à ressentir la finalité c'est-à-dire, le bonheur au sens où, il apporte l'harmonie dans le divers de l'être à l'homme (son âme et son corps). En effet, le bonheur d'un individu en tant que tel réside dans la conquête de l'accord dans le divers de son être. Or, sentir le beau, c'est éprouver immédiatement en soi-même (et non conquérir) un accord entre son âme spirituelle et son corps sensible. Mieux, c'est ressentir spontanément l'unité entre son esprit et ses sens, aux tendances conflictuelles. Le bonheur ressenti n'étant pas un bonheur conquis (à travers les actions bonnes), il en ressort donc que le beau apporte une finalité non conquise, contrairement au bien (qui exige la conquête de la finalité ou du bonheur) et à l'agréable (qui ne n'occasionne même pas l'harmonie entre un divers). Effectivement,

l'agréable affecte le corps et non tout l'être du sujet. Or, comme l'écrit L. Lavelle (2008, p.79), « chaque chose, en tant qu'elle est distincte de toutes les autres, est incapable de se suffire ; son être réside dans le faisceau de relations qui l'unit à toutes les autres, et par lequel chacune dessine pour ainsi dire, sur le tout de l'Être, la configuration qui lui est propre ». Voilà d'ailleurs pourquoi l'agréable, ne visant pas l'âme et le corps mais uniquement le corps, ne procure pas le bonheur. Quant au bien, c'est sa pratique qui occasionne la finalité ou le bonheur chez l'agent moral. Par contre, dans le cas du beau, le sujet n'a pas encore accompli la bonne action mais le simple sentiment dudit beau occasionne en ce sujet l'effet du bonheur (l'harmonie entre son esprit et ses sens) qui déborde en plaisir.

Noter que l'agréable, le beau et le bien apportent, tous les trois, du plaisir mais à des degrés bien différents. L'agréable qui ne vise qu'à assouvir un besoin du corps (changeant) est d'un plaisir « divisible », fragmentaire, incomplet, voire accidentel ou pathologique, s'il n'est pas mesuré<sup>6</sup>. Car « tout ce qui change est divisible », comme l'écrit Aristote (*Physique*, VI, ch. 4, 234b10). Le véritable plaisir, digne de ce nom, c'est celui observé dans le cas du beau et du bien. Nous savons que quand il y a harmonie entre le divers d'un être, il y a satisfaction dans cet être ; en ce sens, le bonheur ou la finalité de l'homme est une satisfaction. Or, si le bonheur est une satisfaction, le plaisir est un surcroît de satisfaction. Cela dit, le plaisir, ce surcroît de satisfaction, que procure le beau ou le bien, se distingue selon que l'on se trouve dans l'un ou l'autre cas. Ainsi, alors que le bien plait grâce au concept de la raison dans la pratique, le beau plait immédiatement c'est-à-dire, sans concept ou sans aucun motif rationnel. Le beau physique ou moral, reflet du Beau ontologique, plait par lui-même et pour lui-même. Il plait pour ce qu'il est et non pour l'intérêt qu'on en soutirerait. Le beau plait seulement ; il plait, c'est tout. Mais si c'est le Beau ontologique qui plaît (dans toute beauté) et dépasse l'entendement du sujet, le sentiment du beau est similaire aux sentiment religieux et révélations religieuses.

## **II. 2. L'Expérience du Beau béatifiant et la question des révélations religieuses**

Bien des fois, le sentiment du beau débouche sur celui du sublime et partant, sur le sentiment religieux. En effet, suite au sentiment du beau, toujours accompagné de l'idée immédiate du bien, l'individu, par la médiation de son imagination<sup>7</sup>, peut tenter de cerner le bien dont il a une idée mais n'y parviendra pas, à cause de l'immensité dudit bien. Dans une

---

<sup>6</sup> Le plaisir procuré par un délicieux plat de riz peut tourner en déplaisir si ledit plat est consommé excessivement au détriment de la santé.

<sup>7</sup> L'imagination est à la fois sensible et raisonnante. C'est la jonction en l'homme, de la sensibilité et de la raison (dans sa modalité raisonnante)

telle circonstance, le sentiment qu'il éprouve pour le beau tourne en sentiment du sublime. Le sublime tout comme le beau sont, tous les deux, des sentiments et non des connaissances raisonnantes. Toutefois, ces deux ordres de sentiments se distinguent principalement par l'activité très poussée de l'imagination dans le cas du sentiment du sublime. Comme le remarque Kant (1985, p. 185) « le sentiment du sublime a pour caractéristique un mouvement de l'esprit lié au jugement portant sur l'objet, tandis que le goût qu'on éprouve pour le beau présuppose que l'esprit soit dans un état de contemplation tranquille, et il l'y maintient ». Dit autrement, le mouvement de l'esprit qu'est la raison raisonnante, très active dans l'imagination de l'individu, caractérise le sublime alors qu'à l'inverse, la tranquillité ou l'immutabilité de l'esprit est typique au sentiment du beau.

Le beau devient sublime pour le même sujet quand l'imagination de celui-ci se voit dépassé par la grandeur dudit beau. Kant (1985, p. 186) écrit : « nous nommons sublime ce qui est purement et simplement grand... ; il s'agit ici de ce qui est grand au-delà de toute comparaison ». Or, ressentir l'incomparablement grand, l'Être, le Transcendant, c'est se sentir ou se voir inférieur. De ce point de vue, le sentiment du sublime<sup>8</sup> au sens ultime du terme, c'est le sentiment religieux c'est-à-dire, le sentiment d'infériorité face au Transcendant. Et c'est la relation de dépendance vis-à-vis de cet Être sublime que nous appelons religion. Au nombre des religions instituées, il y en a qui sont dites révélées (le judaïsme, le christianisme et l'islam) et d'autres non ; c'est le cas du fétichisme par exemple qui, bien sûr, ne nie pas la transcendance de l'Être. Nous savons que toute expérience fait appel aux sens ou au sentiment du sujet et l'expérience d'un être est une connaissance ressentie de cet être. Or, comme déjà évoqué plus haut, la parution de l'être (beau) est antérieure à l'expérience de cet être. Dans cette optique, toute expérience du beau insinue une parution et une apparition de l'Être, du Beau ontologique. Et, toute apparition de l'Être étant sa révélation, l'expérience du Beau béatifiant, c'est la révélation du Beau à l'individu humain.

Mise en parallèle avec les révélations religieuses, la révélation de l'Être, vécue dans des expériences naturelles du beau, peut être qualifiée d'ordinaire, alors que les révélations religieuses, celles reçues par des individus (unis par la même religion) sur la vie immanente de l'Être, sont mystiques et donc extraordinaires. Pourtant, les deux types de révélations se complètent, raison pour laquelle, il n'y a pas de contradictions entre la révélation naturelle et celle surnaturelle de l'Être aux individus, à travers l'idée du Bien (accompagnant le sentiment du Beau). Les contradictions souvent constatées au niveau des messages propres aux diverses

---

<sup>8</sup> Le sublime, l'incomparablement grand, est un être ; il peut s'agir d'une âme humaine ou éminemment, de l'Être Premier.

religions (surtout au sujet de la fin dernière, susceptible de rendre l'homme heureux dès la vie présente et, ultimement après la mort) sont presque toujours dues aux individus mal préparés à comprendre les révélations à leur juste valeur. Noter que la révélation du Bien n'est jamais une connaissance complète, un savoir total. Elle est juste une idée donnée à la raison, comme déjà précisé ci-haut. Voilà d'ailleurs pourquoi E. Mounier (1962, p. 43) affirme que « les révélations faites à l'esprit par la transcendance ne peuvent s'exprimer que dans une forme nouvelle, mélange intime de savoir et de non-savoir, provocation plus que certitude ».

Si, en effet, l'idée du Bien est un mélange de savoir et de non savoir, ce « non savoir » est, justement, à discerner par la raison raisonnante qui, pourtant, ne peut jamais cerner le Bien. Aussi, faut-il préciser que ce qui est fondamental pour une meilleure compréhension de l'idée du Bien ou de la vérité révélée, c'est la bonne disposition du cœur de l'individu. C'est dans cette logique que G. Marcel (2013, p.191) écrivait : « La relation avec l'être ne peut pas s'établir par voie de connaissance objectivante (...) mais par voie de participation ». De ce point de vue, un méchant, par exemple, ne peut pas ressentir vivement la beauté d'un acte juste (qu'aurait pratiqué autrui) comme la ressentirait l'homme de bien, qui participe de la vie de l'Être. C'est dire que plus l'on s'adonne à la vie moralement bonne, mieux l'on se dispose, psychologiquement et spirituellement, à ressentir le beau (toujours accompagné de l'idée du Bien). Souvent, le bon ou le mauvais usage que les uns et les autres font de leur liberté, dans la vie morale, conditionne leur raison raisonnante dans sa compréhension, orthodoxe ou fautive, des idées du Bien ou vérités révélées. C'est cela d'ailleurs qui, entre autres, explique la variété des religions. Aussi, lorsque l'idée du Bien surgit-elle dans l'esprit d'un homme qui ressent le beau, sa raison raisonnante s'ouvre à l'universel, qui unit le divers des individus. Car « le bien est simple, mais le mal est polymorphe » (Aristote, *Ethique à Eudème*, VII, ch.5, 1239b, 13). Mieux, le bien est universel, et le mal égoïste.

### **III. L'universalité du sentiment du beau et le tort du malheureux**

Toujours accompagné de l'idée du bien à accomplir (pour prétendre au bonheur), le beau (béatifiant) se ressent universellement, c'est-à-dire, par tous les hommes de partout<sup>9</sup>. Mais, ressentir n'est pas conquérir. « Le bonheur résulte de la constance » (Cicéron, 1962, p. 57), de la persévérance, il se conquiert. Et le sentiment d'harmonie ou du bonheur, émanant du sentiment du beau, n'est qu'un avant-gout du bonheur réel, proposé à chacun à chaque instant de sa vie pour que librement, il choisisse de conquérir ledit bonheur réel. Aussi, le

---

<sup>9</sup> Il faut préciser que si tous ressentent le beau, chacun, eu égard à la qualité bonne ou mauvaise de sa vie morale, le ressent de façon plus ou moins intense.



malheureux est-il préjudiciable de son état, parce qu'à travers le sentiment du beau, il connaît, peu importe son histoire particulière et sa culture, la voie du bonheur, qu'il aura librement rejeté.

### III. 1. Interprétation du beau et influence du monde particulier de l'individu

Comme déjà évoqué, il faut que le beau paraisse pour être ressenti et que l'idée du bien apparaisse ou se révèle à la raison. En outre, l'idée du bien étant intuitive, le sujet doit ensuite raisonner, pour discerner les contours de ce dont il n'a qu'une idée, d'où l'interprétation de l'idée du bien (révélé)<sup>10</sup>. Cette interprétation est une tâche ardue dans la mesure où il n'y aura pas que la raison raisonnante (objective) qui sera en jeu, mais aussi l'influence subjective de l'énigme particularité du « monde » intérieur propre au sujet, qui vit une apparition ou révélation. Comme l'écrit Aristote (*Métaphysique*, t. 1, E, ch. 2, 1026b 33), « ce qui n'est, ni toujours, ni le plus souvent, nous disons que c'est un accident ». Aussi, sont-accidentelles l'histoire, la culture, la formation, l'éducation, etc., qui font la particularité du « monde » intérieur propre à chacun. Lorsque ces particularités accidentelles de la vie d'un individu sont mal gérées, cela pourra influencer sur l'interprétation objective de l'idée du bien révélé.

En février 2013, dans une interview, le cardiologue Pim Van Lommel écrit (in <https://santecool-net.cdn.>) au sujet de l'EMI (l'expérience de mort imminente), censée révélatrice de la vie de l'âme humaine après la mort. Il précise que les propos des individus, ayant fait cette expérience de l'EMI, ont des caractères à la fois objectifs et subjectifs, en fonction de leur religion d'appartenance, de leur formation, etc. Objectivement, d'après ledit cardiologue, tous rapportent avoir fait hors de leur corps, quatre principales expériences: la vue d'un tunnel puis d'une lumière ; la rencontre des proches décédés ; le défilement instantané de toute l'histoire de chacun<sup>11</sup> et le retour conscient, par chaque individu, dans son corps.

Subjectivement, prenons le cas d'un individu Jean, âgé de 12 ans, qui interprète ce qui lui aurait été révélé dans l'expérience dite EMI où, il a vu défiler, en un seul instant, toute son

---

<sup>10</sup> La question de l'interprétation s'impose surtout, non dans le cas du sentiment du beau physique, mais dans le contexte où, le sentiment du beau prend sa source dans une motion intérieure n'ayant rien à voir avec un objet physique.

<sup>11</sup> Objectivement ou philosophiquement, la vue d'un tunnel puis d'une lumière explique bien que la mort est un processus, un passage d'une vie naturelle à une vie surnaturelle. Ensuite, à la mort, lorsque l'on a son âme séparée de son corps, on ne peut plus faire de distinction entre l'extérieur et l'intérieur. Voilà d'ailleurs pourquoi la mort a une connaissance plus élargie et, c'est ce que révèle nettement la vue des connaissances décédées. Enfin, séparée de son corps, l'âme (éternelle) du mort ne peut plus faire de distinction entre passé présent et futur ; c'est, justement, ce qu'explique le défilé instantané de toute l'histoire individuelle de chacun.

histoire (y compris ce fait d'après lequel, quand il avait encore dix ans, il avait volé un téléphone que son papa avait caché dans une armoire ; il avait nié, par suite, ce vol sous prétexte de n'avoir jamais vu le téléphone en question). Remarquer qu'au moment même où il est conscient d'être à nouveau dans son corps, Jean, en rapportant le défilé instantané de sa vie, évoque le cas du vol du téléphone de son papa et précise que lorsqu'il était hors de son corps, il lui a été révélé manifestement, que ce vol, suivi du mensonge sont nuisibles à son bonheur<sup>12</sup>. Partant, ajoute-t-il, le mensonge étant mauvais, il faut toujours dire tout ce que l'on voit. Noter que cette conclusion est une interprétation subjective, particulière à Jean, et non une révélation. En effet, doit-on toujours dire tout ce que l'on voit ? Il faut plutôt soutenir qu'au moment où Jean rapportait les faits, son âme étant dans son corps, il n'a plus cette connaissance élargie qu'il éprouvait quand il se sentait hors de son corps. En outre, en raison de son âge<sup>13</sup>, Jean n'a pas encore compris que, dans la vie, ce n'est pas tout ce que l'on voit que l'on dit.

Comme nous le savons, la connaissance de la vérité, quel que soit son domaine, est processuelle chez l'homme et évolue chez chacun, en fonction de son histoire particulière (son âge, les événements particuliers qui ont meublé sa vie, sa formation, etc.), laquelle « dessine » son « monde » interne particulier. Et dès que les individus oublient qu'ils sont en chemin vers la découverte de la vérité entière (et que ce que l'un était préparé à bien comprendre aujourd'hui, l'autre, de par son parcours personnel, n'est pas encore apte à le comprendre), naissent des divisions. Comme déjà précisé, cela explique, entre autres, l'existence d'une variété de religions, aux messages divergents sur la fin dernière de l'homme.

Ce qui apparaît ou se révèle (beau au sentiment et, bon comme idée à la raison) l'individu humain ne le comprend jamais dans sa totalité. Il n'en a qu'une idée. Si l'homme était un pur esprit, il aurait connu de façon immédiate la vérité dans tous ses détails. Certes, l'idée du bien pratique, (accompagnant toujours le sentiment du beau) est toujours intuitive et non processuelle (à la manière du raisonnement). Car « c'est bien à la déraison humaine que Dieu a donné la divination » (Aristote, 1995, p. 56). Toutefois, noter qu'avoir une idée du bien n'est pas encore connaître le bien dans toutes ses dimensions. Guidé et illuminée par l'idée du bien (pratique), la raison raisonnante doit œuvrer ardemment, pour discerner autant que possible les contours du bien dont il n'a qu'une idée, puisque le bien, la perfection n'est pas dans l'immédiat. Il requiert mille détours. Platon (*Phèdre*, 274a 426) n'écrivait-il pas que

---

<sup>12</sup> En métaphysique, on convient bien que la vie heureuse d'un individu est la somme de toutes ses bonnes actions. Voilà pourquoi, comme le pense Platon, il vaut mieux subir l'injustice que de la commettre.

<sup>13</sup> Si l'adulte de 40 ans par exemple ne le sait pas, cela pourra être dû à un état maladif physique, psychologique, ou moral.

« si le circuit est long, il ne faut pas s'en étonner, car, pour atteindre un objectif élevé, beaucoup de détours sont nécessaires »? Aussi faut-il souligner que si l'histoire particulière des individus impacte sur leur connaissance objective de la vérité, c'est l'ouverture de chacun à l'universel qui sauvegardera son avancée effective dans la découverte de la vérité et de la vérité pratique. Car un acte n'est moralement bon que s'il est universalisable (cf. D. Collin, 2001, p. 82).

### **III. 2. L'universalité (inconditionnelle) du sentiment du beau et le tort du malheureux**

De manière générale, le concept "universel" signifie ce qui est valable partout et pour tous. Or, ce qui est valable partout et pour tous, c'est, essentiellement, ce qui fait l'unité d'une diversité. Et, le critère fondamental pour caractériser de beau une diversité étant son harmonie, ou l'unité entre ses divers constituants, tout ce qui est beau est, partant, universel. Dans le cas précis de l'expression "universalité du sentiment du beau", notre attention s'appesantit beaucoup plus sur le sentiment (du sujet qui ressent le beau) plutôt que sur le beau (universel) ressenti. En effet, le sentiment du beau est universel parce qu'il est, d'une part, le sentiment de l'accord du sujet avec lui-même (l'harmonie entre ses sensations et son esprit) et, d'autre part, le sentiment d'unité entre le sujet et tous les hommes de partout. Le sentiment du beau est, justement, ce sentiment universel qui, virtuellement, unit l'individu à lui-même et à tous les hommes de l'univers (l'unité de la diversité des étants). Le sentiment du beau est un sentiment d'unité (virtuelle) entre tous les hommes parce que ressentir n'est pas agir. Voilà d'ailleurs pourquoi, toute beauté physique tourne vers la beauté morale ou le bien moral qu'est l'action bonne : l'accord réel entre le moi (intérieur) et autrui (extérieur). C'est, dans l'action bonne, en effet, que se concrétise réellement l'unité entre le divers des hommes. Car, « il n'y a qu'un esprit comme il n'y a qu'un monde » (L. Lavelle, 2005, p. 49). Et, agir bien, c'est agir universellement, c'est-à-dire, agir sans porter préjudice au genre humain qui est un esprit "un".

E. Kant, dans ses impératifs catégoriques (cf. *Fondements de la métaphysique des mœurs*) comprenais bien cela, quand il exhorte l'agent moral à faire de sa maxime particulière, une loi universelle. Dans la même optique et, citant Montesquieu, D. Collin (2001, p. 82) écrivait : « Si je savais quelque chose qui me fut utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit... Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fut utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime ». En d'autres termes, nuisible au genre humain, à l'unité de la

diversité des hommes, donc à l'universel, l'action, utile à soi, ou à sa patrie, voire à son continent devient une véritable faute morale, un crime. De ce point de vue, l'action morale qui est mauvaise n'est pas universelle ; au contraire, elle « casse » l'unité du genre humain. En effet, le mal divise et l'universel ou le bien unit concrètement. Quant au beau, il est universel ; mais, parce que ressentie, son universalité est virtuelle. E. Kant (1985, p. 91) n'écrivait-il pas que « le bien et le mal se rapportent à proprement parler aux actions, et non à l'état de sensibilité de la personne » ?

Pour mettre en exergue la capacité (universelle à tout homme) de ressentir le beau, Kant use de l'expression 'sens commun' (distinct du bon sens, plutôt relatif à la raison ou à la moralité). Il (E. Kant, 1985, p. 91) écrivait : « Ce n'est donc qu'à la condition qu'il y ait un sens commun (par quoi nous n'entendons pas un sens externe, mais l'effet résultant du libre jeu de nos facultés de connaître),..., qu'il est possible qu'on porte un jugement de goût ». Dit autrement, le sens commun, ici en question, n'étant pas un sens externe à l'instar de nos cinq sens, il est un sens « spirituel », résultant du libre jeu (c'est-à-dire de l'accord) de nos facultés de connaître (les sens, l'imagination et l'entendement)<sup>14</sup>. Mieux, le sens commun, c'est ce pouvoir qu'a tout homme de ressentir de la satisfaction et du plaisir (un débordement de satisfaction) à chaque fois que ses facultés de connaissance s'accordent entre elles. Il est un sens commun car, partagé par tout homme en tant qu'il est homme. E. Kant (1985, p. 244) est très précis : « Sous l'expression de sens commun, il faut entendre..., l'idée d'une faculté de juger qui, dans sa réflexion, tient compte...de tous les autres êtres humains ». Tenant compte de tous les autres êtres humains, le sens commun (cette capacité qu'a tout homme d'éprouver une véritable satisfaction, débordant en un véritable plaisir, à chaque fois qu'il ressent le beau, l'orientant sans contrainte vers le bien) est une preuve suffisante que le malheureux, c'est celui qui choisit son malheur en toute connaissance de cause.

Le malheureux, celui qui jusqu'à l'instant de sa mort (entendu que l'on ne peut être véritablement déclaré heureux ou malheureux qu'à la mort) s'adonne à des actions vicieuses ou préjudiciables à autrui, est malheureux en toute connaissance de cause ; il est donc malheureux à tort. Evidemment, à travers le sens commun, effet du sentiment du beau, chaque homme, peu importe son histoire individuelle, sa culture, notamment sa confession religieuse,

---

<sup>14</sup> Pour connaître un objet, notre imagination maîtrise ou soumet la chose (perçue par l'un de nos cinq sens) à notre entendement. C'est justement une telle maîtrise ou soumission des sens qui rend difficile la connaissance ; analyser un texte de philosophie, par exemple, demande un effort, une maîtrise de soi, c'est-à-dire des sensations de nos sens. Par contre, lorsqu'un individu joue, il ne maîtrise pas ses sensations, il ne les fruste pas pour laisser émerger son entendement. Au contraire, toutes ses facultés de connaissance (ses sens, son imagination et son entendement), qui sont pourtant de natures différentes, s'accordent entre elles et se divertissent avec plaisir. Le sens commun est justement cet état (d'âme) bienheureux, résultant du libre jeu de nos facultés de connaître et non, un état d'âme résultant de l'émergence de l'entendement, aux dépens de la sensation.

éprouve de la délectation, du goût pour le beau (mouvant sans contrainte vers le bien) et donc, un avant-goût du bonheur véritable. Tout homme, à tout instant de sa vie, tant qu'il se trouve éveillé et donc apte à agir, ressent le beau qui se révèle<sup>15</sup> à lui dans chaque contexte où il se trouve. Le sentiment du beau est une expérience de l'Être, de l'Immense, du Sublime ; c'est une connaissance vivante et plus intense que toute simple connaissance rationnelle et abstraite. Dans le sentiment du beau, le beau meut ou affecte le « moteur vivant » qu'est notre volonté libre, capacité de choisir entre le bien et le mal.

Je suis un mécanicien. Je perçois, par ma vue, une agréable voiture à réparer. Parce que je partage la sensation de l'agréable<sup>16</sup> avec l'animal, il peut m'arriver de chercher à prendre des dispositions pour voler au propriétaire sa voiture. En effet, la sensation agréable de la voiture ne peut pas mouvoir ma volonté à agir sans porter préjudice à l'universel, inhérent à autrui. En revanche, si dès la vue de l'agréable voiture, en même temps belle (car, faite de composantes harmonieuses), je me sens, d'un élan vital, poussé à accomplir une action universalisable comme par exemple, réparer honnêtement et correctement la très belle voiture en panne (sans créer moi-même de nouvelles pannes), voilà un signe probant que ma volonté a été mue par la beauté (de la voiture) vers le bien. Et chacun est libre de se laisser mouvoir (ou non) par le beau, à concrétiser dans l'action bonne. Remarquer que le sentiment du beau, contrairement à la sensation de l'agréable, est un sentiment de plaisir pour l'universalisable et celui du déplaisir pour le non universalisable.

Le malheureux a tort parce qu'il a, pour éprouver la satisfaction et le plaisir émanant du sentiment du beau, le sens approprié, commun à tous les hommes : le sens commun. Le commun n'est-il pas vulgaire ? Relève-t-il d'un quelconque mérite ? Bien plutôt, il est inculte et donc donné à tout homme, comme c'est le cas d'ailleurs chez chaque espèce d'animaux, purement animaux, qui ressentent exclusivement le plaisir de l'agréable. La poule peut-elle trouver agréable la consommation d'une feuille de manguier ? Le chien peut-il se plaire à manger des grains de maïs sec ? Si les purs animaux de partout (d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, d'Europe, d'Amérique) « reconnaissent » spontanément, chacun selon son espèce, ce qui peut donner de l'agrément à leur vie, cela est signe que (comme c'est le cas d'ailleurs chez l'homme, doté du sens commun, indiquant à chacun la voie du bonheur véritable), l'expérience de chacun est valable pour toute son espèce.

---

<sup>15</sup> Le Beau (ressenti) ou le Bien (pensé) ontologique se révèle à tout homme, bien souvent dans l'ordinaire et quelques fois dans l'extraordinaire.

<sup>16</sup> La sensation agréable vise l'intérêt particulier ; en tant que telle, elle n'est pas mauvaise. Elle devient nocive quand l'intérêt particulier, non mesuré, est recherché au détriment de l'universel.

Comme l'écrit E. Falque (2017, p. 323) « Loin de sombrer dans le pur relativisme d'une norme qui ne vaut que pour soi, ..., la communauté intersubjective est garante d'une expérience qui ne lui est toujours propre que parce qu'elle cherche cependant à se dire, à se partager, et à se réguler par autrui ». Cette universalité du sens commun (capacité de délectation pour le beau, valable à chacun dans l'espèce humaine) se vérifie également dans l'universalité de la loi morale. « Dans la vie morale (...), nous pouvons en quelque sorte dépouiller notre intériorité pour l'exprimer dans un intermédiaire extérieur, la généralité de la loi, où nous nous rencontrons avec tous les êtres moraux » (E. Mounier, 1962, p. 63), c'est-à-dire avec l'universel. Mais si, quelles que soient son histoire particulière, sa culture notamment sa religion, chacun, où qu'il soit, ressent le beau (et la satisfaction qui en résulte et qui le meut vers le bien) de la même manière, pourquoi les lois morales sociales, tout comme les messages des religions (quant à la fin dernière de l'homme : son bonheur) varient-elles dans le temps et d'une société à une autre ?

Le principal motif à relever, c'est l'impossibilité où se trouve l'homme de cerner la vérité (spéculative ou pratique) toute entière. L'expérience du beau étant une science de la pratique (cf. E. Falque, 2017, p. 322) qui est une idée du Bien, c'est-à-dire, un mélange de savoir et de non savoir, la science pratique s'avère une connaissance partielle du Bien, trop immense pour la raison humaine, qui ne finira jamais de raisonner pour n'en découvrir qu'un aspect<sup>17</sup>. C'est progressivement que l'homme découvre la vérité, en l'espèce, la vérité pratique. Considérons l'exemple de la pratique de l'excision des jeunes filles, dans la morale des sociétés africaines. La valeur morale défendue par cette pratique, c'est la fidélité de la femme au foyer. Aujourd'hui bien de pays africains ont compris que cette pratique, loin de responsabiliser la femme en matière de fidélité, l'y contraint. En revanche, pour sauvegarder cette valeur morale (la fidélité de la femme au foyer), on met beaucoup plus l'accent sur l'éducation scolaire de la jeune fille, laquelle éducation doit se substituer à la pratique de l'excision<sup>18</sup>.

Dans les deux cas, nous constatons que ce qui est visé dans ces lois morales (en mutation) dans les sociétés africaines, c'est la fidélité de la femme au foyer, qui restera hier, aujourd'hui et demain, une valeur morale universelle, nécessaire à l'équilibre des familles et à l'éducation des enfants. Cela, il suffit que tout homme, de partout, se trouve dans certains contextes bien précis de la vie (lesquels contextes sont des occasions de parution du Beau) pour le ressentir.

---

<sup>17</sup> Le Bien est Vérité. Si la Vérité, dans son entièreté, se révélait à la raison humaine, celle-ci se verrait, à coup sûr, écrasée. Les chercheurs qui passent toute leur vie à mener des recherches, sans arrêt, en témoignent.

<sup>18</sup> Cela montre que l'idée du bien doit être complétée par la raison raisonnante dans une réforme permanente.

Le malheureux a donc tort, parce qu'il éprouve le beau et rejette sciemment le bien et le bonheur jusqu'à l'instant de sa mort. S'agissant de la variété des lois morales d'une société comparée à une autre, il faut tout simplement soutenir que les réalités de la vie des sociétés n'étant pas les mêmes, leurs lois morales aussi divergent tout en convergeant toutes vers l'universel.

Au sujet de l'évolution dans la connaissance du bien pratique au sein d'une même religion, cela est très flagrant dans les religions à dogmes. Ceux-ci, en effet, sont des points fondamentaux des vérités révélées, à ceux qui en sont les dépositaires. Le dogme n'est pas irrationnel, c'est une vérité sur l'Être, le Bien, la Sagesse, l'Universel concret, tellement immense pour la raison humaine. Il se comprend donc progressivement sans que la raison parvienne à le cerner dans son entièreté. Dans le cas de la religion catholique, L'exemple de l'Inquisition (autrefois pratiquée pour défendre l'orthodoxie) et de son abandon avec le temps, ainsi que bien de réformes liturgiques au long des temps montrent bien que c'est progressivement que les dogmes (les points fondamentaux des vérités révélées qui constituent cette Eglise) se comprennent.

Quand l'on ne connaît pas un aspect de la vérité parce que l'on n'y est pas encore bien préparé, on n'a pas tort si l'objectif, visé dans l'action, est universel. Aussi, vue la particularité de l'histoire propre à tout homme, tous ne peuvent pas découvrir simultanément la vérité, qu'elle soit spéculative ou pratique, au même degré<sup>19</sup>. Et, c'est le même niveau de compréhension qui réunit bien souvent les individus d'une même religion. Néanmoins, lorsque les messages des religions (visant la fin dernière ou le bonheur de l'homme) se trouvent contradictoires, le critère, de la religion à la doctrine véridique, sera celui du respect de l'ordre, de l'harmonie, de l'universalité, bref de l'accueil du beau. Car, « il ne faut pas juger de la nature selon nous mais selon elle » comme l'écrit B. Pascal (1977, p.369).

## CONCLUSION

Au total, eu égard au sens commun par lequel tout homme, de partout et de toujours, éprouve de la délectation pour ce qui, dans la vie, est beau (lequel meut vers le bien que l'on peut accepter ou rejeter), est malheureux à tort, celui qui s'adonne au vice jusqu'à l'instant de sa mort. Il suffit d'être un animal rationnel, peu importe son histoire personnelle ou son appartenance religieuse, pour éprouver de la délectation pour l'ordre ou le beau (l'estimer

---

<sup>19</sup> C'est en raison de cela que, Le philosophe biblique, le Christ, dans sa grande sagesse, recommandait à ses disciples de ne pas s'opposer à ceux qui enseignaient dans le même sens que lui, mais ne font pas partie de son groupe. (cf. Lc 9, 49-50).

aimable). En effet, « on peut cesser d'aimer une créature. Car l'homme n'est pas fait pour elle... On ne peut cesser d'aimer l'ordre... L'amour de l'ordre règne même dans les méchants, où l'amour-propre est souverain. Car la beauté de la justice touche souvent les injustes même » (Malebranche, 1962, p. 216). Aussi, faut-il fuir de toutes ses forces le vice ou le désordre, l'opposé du beau, de l'universel. Plus l'individu s'adonne au vice, plus il façonne son être (son âme) personnel qu'il dispose instant après instant, à de plus horribles méfaits. Evidemment, il faut être d'une manière donnée, pour mener une vie d'une nature donnée. Cela n'est-il pas très pertinent dans presque toutes les religions où une place de choix est accordée à l'initiation <sup>20</sup> ? Malheureux est celui qui s'adonne au vice. Il court à tort vers sa propre « mort », son malheur éternel. Il est à lui-même son plus grand malfaiteur. N'est-ce pas dans cette optique que Platon, dans son *Gorgias*, écrivait qu'il vaut mieux subir l'injustice plutôt que de la commettre ?

### Bibliographie

- ARISTOTE, 2018, *De l'âme*, trad. R. Bodéüs, Paris, Flammarion.
- ARISTOTE, 1991, *Ethique à Eudème*, trad. V. Décarie, Paris, Vrin.
- ARISTOTE, 1992, *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Barthélémy, Paris, Le Livre de Poche.
- ARISTOTE, 1995, *La vérité des songes*, trad. J. Pigeaud, Paris, Rivages.
- ARISTOTE, 1991, *Métaphysique*, t. 1, trad. J. Tricot, Paris, Vrin.
- ARISTOTE, 2000, *Physique*, trad. P. Pellegrin, Paris, Flammarion.
- CICERON, 1962, « *Le bonheur dépend de l'âme seule* », trad. E. Bréhier, Paris, Gallimard.
- COLLIN Denis, 2001, *Morale et justice sociale*, Paris, Seuil.
- FALQUE Emmanuel, 2017, *Le livre de l'expérience*, Paris, Le Cerf.
- FEYERABEND Paul, 2014, *Philosophie de la nature*, Paris, Le Seuil.
- HADOT Pierre, 2001, *La philosophie comme manière de vivre*, Paris, Le Livre de Poche.
- KANT Emmanuel, 1985, *Critique de la faculté de juger*, trad. A. J.- L. Delamarre, Paris, Gallimard.

---

<sup>20</sup> Chez les chrétiens, notamment catholiques, l'initiation réside dans les sacrements du baptême, de l'Eucharistie et de la confirmation. Portant tous des visions du monde (en quête du bonheur), le fétichisme et bien d'autres pratiques religieuses ne passent pas, du tout, outre la question de l'initiation (débouchant sur la réincarnation pour certains). L'on voit bien que l'arrière-plan d'une initiation, c'est, dans tous les cas, naître à nouveau (en s'unissant à un être estimé transcendant). Et, une initiation qui ne transforme pas l'initié en un homme nouveau (« ressuscité », c'est-à-dire, disposé vers l'universel et le véritable bonheur), l'avilit. Avili, l'initié devient un être obscur qui ne connaît plus de distinction entre le bien (l'universel) et le mal (égoïste). Certes, le Beau se révèle toujours à l'homme avili mais, tant que ce dernier ne choisit pas de rompre avec ce qui l'avilit, il ressemble à ceux qui sont dans une caverne et prennent pour vérité ce qui est faux (comme l'explique d'ailleurs le mythe de la caverne de Platon, dans sa *République*).



KANT Emmanuel, 1980, *Critique de la raison pure*, trad. A. J.- L. Delamarre, Paris, Gallimard.

KANT Emmanuel, 1985, *Critique de la raison pratique*, trad. L. Ferry, Paris, Gallimard.

LAVELLE Louis, 2008, *Introduction à l'ontologie*, Paris, Le Félin.

LAVELLE Louis, 2005, *La parole et l'écriture*, Paris, Le Félin.

LEVINAS Emmanuel, 1993, *Dieu, la mort et le temps*, Paris, Le Livre de Poche.

MALEBRANCHE, 1962, *Lumière et mouvement de l'esprit*, Paris, PUF.

MARCEL Gabriel, 2013, *Métaphysique de la communion*, Paris, L'Harmattan.

MOUNIER Emmanuel, 1962, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard.

PASCAL, Blaise, 1977, *Pensées*, Paris, Gallimard.

PLATON, 1991, *Ménon*, trad. M. C.-Sperber, Paris, Flammarion.

PLATON, 2004, *Phèdre*, trad. L. Brisson, Paris, Flammarion.

SCHOPENHAUER Arthur, 2010, *Sur le besoin métaphysique de l'humanité*, Paris, Mille Et Une Nuits.

#### **Lien internet**

LOMMEL Pim Van, 2013, EMI ou NDE, [https://santecool-net.cdn.ampproject.org/v/s/santecool.net/emi-ou-nde-la-science-sy-interesse-enfin-entretien-avec-leminent-cardiologue-pim-van-lommel/amp/?amp\\_js\\_v=a6&amp\\_gsa=1&usqp=mq331AQKKAFQArABIACAw%3D%3D#aoh=16602393347532&referrer=https%3A%2F%2Fwww.google.com&amp\\_tf=Source%2F%A0%3A%20%251%24s&ampshare=https%3A%2F%2Fsantecool.net%2Femi-ou-nde-la-science-sy-interesse-enfin-entretien-avec-leminent-cardiologue-pim-van-lommel%2F](https://santecool-net.cdn.ampproject.org/v/s/santecool.net/emi-ou-nde-la-science-sy-interesse-enfin-entretien-avec-leminent-cardiologue-pim-van-lommel/amp/?amp_js_v=a6&amp_gsa=1&usqp=mq331AQKKAFQArABIACAw%3D%3D#aoh=16602393347532&referrer=https%3A%2F%2Fwww.google.com&amp_tf=Source%2F%A0%3A%20%251%24s&ampshare=https%3A%2F%2Fsantecool.net%2Femi-ou-nde-la-science-sy-interesse-enfin-entretien-avec-leminent-cardiologue-pim-van-lommel%2F) (consulté le 11 août 2022).